Les écrits que nous présentons ici ont eu une importance historique dans la bataille internationaliste contre le stalinisme ; ce n'est pas surprenant que, à l'époque de leur rédaction, ils furent censurés en Russie. Ils dénonçaient la politique étrangère stalinienne qui avait tragiquement conduit à la trahison du prolétariat chinois en 1927, dans le feu d'une des étapes cruciales de la révolution bourgeoise en Chine. Moscou et ses émissaires poussèrent le jeune Parti communiste chinois (PCC) dans les bras du parti nationaliste Kuomintang, en soutenant la révolution nationale chinoise contre les impérialismes occidentaux et surtout contre l'impérialisme japonais, mais en laissant le prolétariat désarmé face à sa bourgeoisie.

Dans ses mémoires, Trotsky commente :

« Le caractère criminel de la politique de Staline sautait aux yeux. [...] La direction des épigones en Chine marquait que l'on foulait aux pieds toutes les traditions du bolchevisme. Le Parti communiste chinois fut, contre sa volonté, inséré dans le parti bourgeois du Kuomintang et soumis à la discipline militaire. [...] Il fut recommandé aux communistes [...] de ne pas armer les ouvriers sans l'autorisation de la bourgeoisie. Bien avant que Tchang Kai-chek eût écrasé les ouvriers de Shanghai [...], nous avions annoncé que cette issue était inévitable. »

Une autre raison incite à relire ces écrits presque cent ans plus tard. L'ascension impérialiste de la Chine, sa transformation d'*objet* en *sujet* du partage en l'espace d'un siècle de développement inégal, s'est produite en raison de l'énorme bond numérique du compartiment chinois du prolétariat mondial. Mais les propagandes opposées des impérialismes – en Occident, le nouveau « péril jaune » ; en Chine, le rêve interclassiste de la revanche nationale – ont tout intérêt à laisser son existence et ses luttes dans l'ombre, comme si la classe ouvrière chinoise n'avait pas son histoire et sa voix.

Mais la Chine s'assoit à la table des grandes puissances en apportant en dot l'exploitation d'un demi-milliard de salariés. Ces écrits mettent en lumière une page de leur histoire que la censure des social-impérialistes modernes de Pékin tout comme le silence intéressé des classes dominantes d'Occident voudraient faire oublier.

Les générations des communistes chinois

Les premiers drapeaux du socialisme et du communisme se levèrent en Chine au début du xx^e siècle, dans les villes de Canton et de Shanghai, à Hankou (aujourd'hui Wuhan) et en Mandchourie, nourrissant, bien qu'avec leurs limites, les espoirs et les idéaux de quelques dizaines de milliers d'étudiants et d'ouvriers, et de certains intellectuels.

Cependant, la *première génération* du prolétariat chinois, alors qu'elle faisait ses premiers pas, eut la malchance de manquer le rendez-vous avec la stratégie léniniste, renversée par la contre-révolution stalinienne et par l'effondrement de l'Internationale dans les années 1920 et 1930.

Les meilleures énergies de la révolution chinoise furent ensuite rapidement dispersées et liquidées par la réaction internationale, par la « sainte alliance » qui fit la chasse aux idées originelles de la révolution d'Octobre, sous les traits du stalinisme en Russie, du fascisme, du nazisme et de la social-démocratie en Occident, et du maoïsme en Chine.

Mais l'histoire de cette première défaite des internationalistes en Chine ne pouvait être effacée, car elle faisait désormais partie du patrimoine collectif du prolétariat international. De même, certaines des prédictions les plus clairvoyantes du marxisme – le déplacement du centre de gravité de l'économie mondiale vers l'Asie, le développement du capitalisme en Chine, sa maturation impérialiste – sont aujourd'hui une réalité éclatante.

On en sait très peu en Occident sur les voies que le communisme scientifique pourrait emprunter dans ce pays, ou sur la façon dont il hante déjà l'Empire du Milieu, tout comme le « spectre » du *Manifeste* hantait l'Europe. Mais une réflexion froide sur son histoire est l'étape nécessaire qui conduira la jeune classe ouvrière chinoise à prendre conscience qu'elle fait partie intégrante d'une classe mondiale avec des expériences et des luttes communes. La figure intemporelle de Trotsky

peut être un moyen de s'engager sur ce chemin long et très difficile, et l'accusation même de « trotskisme » lancée pendant des années par le régime chinois à ses opposants le rend encore plus digne d'attention. D'où un intérêt supplémentaire pour ses écrits sur la révolution chinoise.

Socialistes, anarchistes et trotskistes

Il y a cent ans, le prolétariat chinois naissant accueillait avec enthousiasme les idées nouvelles issues de la révolution bolchevique. Des milliers de jeunes se mirent à travailler avec dévouement pour la cause du communisme, alors également communément connu sous le nom de « collectivisme ». D'ailleurs, la Chine avait déjà eu ses propres philosophes sociaux, semblables aux utopistes européens. Mais le socialisme scientifique de Marx n'inventait pas une finalité, aussi noble fût-elle, à laquelle la réalité devait se conformer ; il la découvrait dans la progression historique des antagonismes sociaux. En 1904, Liang Qichao, l'un des premiers traducteurs des textes marxistes en Chine, écrivait : « Mei Ke-ssu [Marx] a dit : la société actuelle se fonde sur l'exploitation du plus grand nombre par un petit nombre. »

De vagues idées socialistes étaient arrivées en Chine par les voies japonaise, américaine et européenne, notamment via les cercles anarchistes de Tokyo et de Paris ; il ne faut pas oublier, par exemple, que l'un fils de Chen Duxiu, l'un des fondateurs du PCC, avait été anarchiste (A. Dirlik, *Anarchism in the Chinese Revolution*, University of California Press, 1993).

Et le vague socialisme populiste de Sun Yat-sen avait également contribué à la diffusion de ces ouvrages.

La révolution chinoise de 1911 avait abouti à l'impasse de la guerre civile entre les « seigneurs de la guerre » et les nationalistes du Kuo-mintang. La révolution russe de 1917 trouva un terrain fertile en Chine. Chen Duxiu, professeur d'université qui voulait « détruire les idoles » du confucianisme, passa au communisme ; Li Dazhao, directeur de bibliothèque, prit la voie du socialisme national et paysan.

En 1921, ils fondèrent le PCC à Shanghai. Chen Duxiu, qui défendait des positions internationalistes, en fut exclu en 1930, accusé de « trotskisme ».

La passion révolutionnaire avec laquelle ces premiers hommes du communisme chinois se consacrèrent à la lutte n'est assurément pas

un phénomène isolé dans l'histoire du prolétariat. Ce qui a été fait à l'époque pourra être refait dans d'autres circonstances. Aujourd'hui, la nécessité d'une lutte internationaliste contre les guerres de la crise de l'ordre, dont l'affirmation de la Chine contribue elle-même à épaissir les nuages en Asie, est cent fois plus grande qu'alors.

Entre 1919 et 1923, un premier cycle de luttes ouvrières de grande ampleur eut lieu (*Origines et défaite de l'internationalisme en Chine 1919-1927*, Éditions Science Marxiste, 2021). En 1927, le premier combat entre le communisme prolétarien et le nationalisme bourgeois en Chine se conclut dans le sang. Sans la boussole de Lénine, le PCC fut poussé à la subordination politique et organisationnelle : selon la dénonciation de Trotsky, il fut soumis à « un “traité inégal” entre la bourgeoisie et le prolétariat ». Lénine avait prévenu en vain :

« Ne pas croire aux paroles [des politiciens bourgeois], compter uniquement sur *ses* forces, *son* organisation, *son* union, *son* armement. »

Les militants qui s'étaient mis à la disposition du parti mondial furent abandonnés.

Les étapes historiques de la révolution chinoise

En 1926, après quinze ans de guerre civile, la « deuxième révolution chinoise » s'était donc mise en marche vers le nord, de Canton à Wuhan, puis à Shanghai, à Nanjing, sous la bannière du nationalisme chinois. Le prolétariat qui, dans de nombreux cas, lui avait ouvert la voie – comme cela s'est produit à maintes reprises dans l'histoire des révolutions bourgeoises – sera réprimé par la bourgeoisie révolutionnaire elle-même à plusieurs occasions : par une frappe préventive mesurée, avant le départ de Canton, pour assurer le succès de l'expédition et la *paix sociale* nationaliste ; en cours de route, à Wuhan et à Shanghai, dès que le prolétariat en armes eut réalisé ses tâches de troupe bourgeoise et avant qu'il ne devienne gênant ; et enfin au retour, encore à Canton, pour écraser sa malheureuse Commune.

Lors de la « première révolution », la dernière dynastie impériale chinoise s'était effondrée en 1911 sous les coups des potentats provinciaux, qui avaient très souvent des liens commerciaux avec les puissances étrangères, et sous l'impulsion des nouvelles forces sociales que le capi-